



Reims Oreille

Printemps 2012 - N° 28



Edito

◀ Septennat

Ma Compil à moi

◀ Thomasi

C'était presque aujourd'hui

◀ Francis Blanche

De chanson et du reste

◀ Chanson outil de pensée

Chantons à Sèmes

◀ Téléphone

Les instruments

◀ d'Hervé Lapalud

Beaux débats

◀ Défaite de la fête

Gugusse

◀ Gugusse a du cœur

Square

◀ D'un geste juste

Paradis Blues

◀ Le clebs (4)

Paradis Blues

◀ Le clebs (4)

Le blues de

◀ Philippe Dralet

Comment ça naît, une assoc' ?

◀ Chapitre 1

L'X, Y, Z de JFC

◀ Des façons pas très catholiques

◀ **Et les promos de saison :**
Hervé Lapalud - Thomasi - Max Boyer - TDS Michèle Bernard

Episode 28 - Saison 7

◀ Sommaire :

- ♦ **Edito : « Episode 28 »**..... p.2
- ♦ **Ma Compil à moi : « Thomasi »** p.3
- ♦ **Presque aujourd'hui « Francis Blanche »** p.4
- ♦ **Chanson et reste : « Chanson outil de pensée »**... p.5
- ♦ **Chantons à Sèmes : « Téléphone »** p.6
- ♦ **Les instruments d'Hervé Lapalud**..... p.8
- ♦ **Beaux débats : « La défaite de la fête »**..... p.10
- ♦ **Gugusse « Gugusse a du coeur »**..... p.12
- ♦ **Square : « D'un geste juste »** p.13
- ♦ **Paradis Blues : « Le clebs (4) »** p.14
- ♦ **Le blues de Philippe Dralet**..... p.16
- ♦ **Comment ça naît, une assoc' ? (chap.1)**..... p.18
- ♦ **L'XYZ de J.F. Capitaine : « Un mauvais garçon, ...»** p.20

Hé oui ! Déjà sept ans. C'est en juillet 2005 qu'est né Reims Oreille. Et le premier numéro est sorti dans la foulée. Nous en sommes au numéro 28 aujourd'hui et notre saison 7 sera bientôt bouclée...

Que le temps passe vite, que de chemin parcouru, que de rencontres faites, que de chemin à faire encore, que d'aventures à inventer toujours !

Mais quand on voit les ravages que font certains quinquennats, on est en droit de se demander ce que peut apporter un nouveau septennat. Alors on se demande si on en veut encore, si on a encore la pêche ou la frite, encore le courage et l'envie... L'envie d'avoir envie, comme le hurlait un

philosophe bien connu...

Un peu de sang neuf, un peu de punch, une équipe à inventer, des coups à préparer, une autre façon de voir, un gentil coup de balai pour enlever la poussière qui s'est accumulée en sept ans, rénover sans casser, tout ça ferait du bien. L'appel est lancé, la perche est tendue. Qui n'en veut ?

En attendant après-demain, l'actualité, c'est aujourd'hui et demain.

Aujourd'hui, c'est le vendredi 6 avril, à partir de 19 heures, à l'Espace Le Flambeau de Reims, c'est la finale du Tremplin Chanson avec trois beaux finalistes, trois personnes qui ont besoin qu'on les écoute, qu'on les voie, qu'on les entende, qui ont besoin de structures comme Reims Oreille. De plus, le même soir, le président de jury, c'est Hervé Lapalud, notre premier invité 2005, un presque vieux encore jeune, il revient, pour présider, mais aussi pour nous présenter son nouveau spectacle, son nouvel album. Hervé Lapalud est le seul artiste déjà invité à qui, en sept ans, on ait proposé de revenir ! En sept ans, nous avons su ne jamais programmer le même artiste ! C'est notre fierté d'avoir su inventer à chaque fois, d'avoir cherché et trouvé.

Et demain, c'est le vendredi 25 mai, à l'Espace Ludoval de Reims, c'est le spectacle de clôture de saison, c'est l'occasion de partager une belle soirée en chansons.

Et ça sera l'occasion de retrouver et de découvrir un peu plus, dans son tour de chant, le vainqueur du Tremplin 2012 en première partie.

Et ça sera aussi l'occasion de découvrir au micro celle qu'on avait déjà vue derrière son piano (et parfois devant), celle qui place habituellement ses notes intelligentes sur les mots rythmés de ses amis.

C.L.

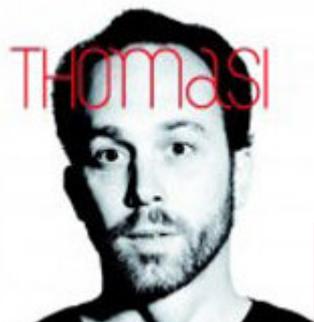
« Espiègle, féroce, douce, malicieuse, diabolique, inquiétante, sensuelle, elle quitte le piano, mais reste virtuose. Alchimiste, orpailleuse, tout ce qu'elle touche se transforme en pépite ou en soie. Elle réinvente les chansons. Tellement à sa manière qu'on croit qu'elle les a écrites. Capable de vous dire les pires horreurs à l'oreille... vous les percevez trop tard... déjà elle vous touche en plein cœur et vous tire une larme. Elle jaillit, esquisse un pas de danse, vous embarque, vous surprend, vous ne verrez pas le temps passer. Vous serez happés par une tornade.

Nathalie Miravette accompagnée par Jennifer Quillet ou Antoine Salher, dans son spectacle "Cucul, mais pas que... ". Une interprète, une comédienne, une amie.

Pas seulement un tour de chant débridé, un beau spectacle.

Magique, riche, intelligent, touchant. C'est très fort. J'aime. » (Bernard Joyet)

◀ Ma compil à moi : THOMASI



Thomasi fut notre premier invité 2012, il nous a proposé son nouveau spectacle inspiré de son nouvel album, une belle grosse poignée de chansons swing bourrées d'énergie, en compagnie de ses deux complices, **Vincent Michaud**, le fou violonnant, et **Hervé Verdier**, le contrebassonnant aux dix doigts à la main droite. Il nous donne ici ses dix coups de cœur du moment, sa compil du jour, fraîche et sans chichis, autant de (re)découvertes !

YETI

« **CE N'EST PAS GRAVE** »
complètement déjanté, génial !!!

PRESQUE OUI

« **LE REVENANT** »
La force de la simplicité
et de l'amour

DARK DARK DARK

« **DAYDREAMING** »
mélancolique et étrange

LAS HERMANAS CARONNI

« **CHELIBAO** »
de l'élégance d'Argentine

CLAUDE ASTIER

« **PETITS PAPIERS
DE CHOCOLAT** »
un auteur drôle et tendre,
mon copain Claude !

LE CIRQUE DES MIRAGES

« **LA JAMBE** »
J'en ferais autant
si j'en étais capable

RUE DE LA MUETTE

« **MON JOLI CAROSSE** »
la chanson devient un
cirque fou,
une fête foraine
décadente

KENT

« **LES ÉLÉPHANTS** »
On l'entend trop peu

ANDRE MINVIELLE

« **LÉO T'ES LÀ** »
J'adore ce mec qui ne se décide
pas entre jazz et chanson.
Il improvise et
scate en occitan !

Gilbert LAFFAILLE

« **IL NEIGE** »
Quelle écriture !

◀ C'était presque aujourd'hui, mais bien quand même...

Francis Blanche (1921-1974) Même homme à tout faire, il pouvait le faire

*C'est la farandole
Des frappés, des fondus,
Des farfelus,*

Quand on est un touche à tout de génie, on finit forcément par tomber dans la chanson. Et même si le grand public retient surtout de Francis Blanche l'image d'un homme de cinéma, de théâtre, de radio, de canulars, de Sâr Rabindranath Duval, il est difficile de passer à côté du Blanche auteur et adaptateur de zizique tout azimut et tout genre : variétés, parodies, rengaines, adaptations, destructions, créations...

Pour faire simple, on dira qu'il commence - et c'est un bon début - par collaborer, même en ces temps troubles, avec Trenet pour le **beau débit de l'eau et celui du lait**, pour le **fil** :

*Sur le fil, dans mille ans peut-être
Sur le fil, sans valet ni maître
Mon fantôme dansera-t-il ?*

Et puis c'est la grande java.

Un rayon adaptations diversement exotiques : **Frénésie**, **Besame mucho** (*Comme une histoire d'amour qui ne finirait pas*), du faux folk américain : le **gros Bill** (*oh-o tout le long de l'île au long de l'eau*), du **noël blanc** (*oh ! quand j'entends chanter Noël*), plus deux versions vendeuses : d'été (*Vive le vent, vive le vent d'été qui s'en va sifflant, soufflant parmi les champs de blé*) et d'hiver (*Vive le vent d'hiver qui s'en va sifflant, soufflant dans les grands sapins verts*) une **Plaine, ma plaine** et une **Oh ! Suzanna Ne pleure pas ma mie !** et...

Il massacre allégrement nos grands classiques, rendant leurs véritables écoutes difficiles avec une **pince à linge** sur la 5^{ème} de Ludwig, une **truite** orageuse, de **la barbe nous avons de la barbe** et le fameux **parti d'en rire** inspiré du braséro de Ravel. Avec son complice Pierre Dac c'est la tyrolienne haineuse (*Ah, y en a-t-y d'la haine ici bas.*)

Il participe aux débuts de Richard Anthony (**Clémentine**), il fait rouler les airs pour Dalida (**ma**



complainte c'est la plainte de deux cœurs), il s'arrange de Borodine par la gloria de Lasso (**Prends ma main car je suis étrangère ici**), envoie

l'homme n'a jamais peur en éclairneur pour Annie Cordy. Odette Laure lui chante **ça tourne pas rond** et Piaf un faux traditionnel, **le prisonnier de la tour** (*si le roi savait ça Isabelle*)

Comme il ne dédaigne pas la satire et qu'il n'aime pas trop les militaires, ça tombe bien, il tourne un général en ridicule en l'échangeant **contre un cageot de pommes pas mures** et dénonce les enrôlements guerriers :

*Regarde bien petit
Comment les braves
Se servent d'un fusil*



Le populaire ne lui fait pas peur : alors **on chante dans son quartier Ploum Ploum Tra la la**.

Et puis l'auteur se chante lui-même avec toujours ce mélange des genres dans lesquels satire et humour côtoient amertume ou mélancolie. : *Histoire de fille de gangster honnête, de femme-poisson et de ses chagrins d'amour, Une lettre pour vous Monsieur Landru, Voyez comme on danse, découpez La chanson de notre enfance, Et du gas-oil sur le gazon Nous voici arrivés à l'âge De raison, L'odeur de l'encre fraîche sur les premiers bons points Les sardines n'ont pas de tête C'est pour ça qu'on peut les ranger, ô combien de microbes Sur les lèvres aimées ... Jour de colère que ce jour-ci, et le serpent réchauffé dans son sein, Oui dans son sein, et...*

On n'en finirait pas de ce répertoire repris aujourd'hui avec bonheur par Annick Roux.

Un jour, en fin, il rejoint son ami Pierre, histoire de voir si le paradis est un canular ou non.

*« Arrêtez donc d'pleurer,
On n'meurt qu'un' fois
On va arroser ça »*



■ Jean-François Capitaine

◀ De chanson et du reste : « LA CHANSON COMME OUTIL DE PENSÉE »

J'ai souvent eu l'occasion de lire ou d'entendre que la chanson, ce n'est pas de la pensée. La chanson est un art populaire qui peut exprimer tout un tas de choses – joies, bonheurs, malheurs, amours, peurs, espoirs, sentiments, parfois même quelques idées – mais pas de la pensée.

Or, plus qu'une vision restrictive de la chanson, cela témoigne avant tout d'une vision restrictive de la pensée. Comme si la pensée ne pouvait échapper au discours. Comme si elle ne pouvait s'exprimer en dehors de l'argumentation et du raisonnement. Des auteurs ont pourtant prouvé le contraire, démontrant qu'il existe un espace pour la pensée au-delà des terrains habituels et balisés. On peut par exemple évoquer Nietzsche, qui dans *Ainsi parla Zarathoustra* convoque la poésie au bénéfice de la pensée. On peut aussi évoquer Pascal Quignard et son ensemble d'ouvrages *Dernier royaume*, où la pensée s'exprime au travers d'une succession d'anecdotes historiques, de fragments de livres, de citations, de contes, d'apophtegmes pour s'offrir et se déployer en dehors de tout développement conventionnel.

Quignard, justement. Dans l'un de ses livres, *La rhétorique spéculative*, il évoque cette « tradition lettrée antiphilosophique qui court sur toute l'histoire occidentale dès l'invention de la philosophie » et dont le théoricien au II^{ème} siècle fut Fronton (précepteur de Marc Aurèle). La rhétorique spéculative accorde une place essentielle à l'image, ou « imago », dans laquelle s'inscrit la pensée : l'image y est considérée comme le lieu de la pensée, rebelle et sauvage, à l'inverse de la philosophie qui serait quant à elle domestique et servile. La pensée ainsi libérée peut alors s'exprimer pleinement : les images montrent et ne démontrent pas, or il vaut mieux montrer que démontrer, les images sont plus fortes et leur force surpasse de beaucoup le discours. Elles reflètent ce travail de la langue, qui par le transport qu'il autorise permet d'aller plus loin et d'accéder à des choses qui échappent aux autres formes d'expression. La pensée ne se trouve plus inscrite dans la philosophie ou le raisonnement, mais dans la littérature et l'image, c'est-à-dire au cœur même de la langue. L'image est donc source directe de pensée et la rhétorique spéculative consiste en un « art des images — que l'empereur Marc Aurèle nomme, en grec, icônes tandis que son maître, Fronton, les nomme le plus souvent, en latin, images ou, à quelques reprises, en grec philosophique, métaphores. »

**La pensée
est là et
c'est tout
ce qui
compte.**

Or, au même titre que la littérature ou la poésie, la chanson n'est-elle pas un lieu privilégié de l'image ? Ne favorise-t-elle pas ce travail de la langue qui lui est favorable ? Et, plus largement, par la force d'expression dont elle sait faire la preuve, ne renferme-t-elle pas plus de potentialités qu'on ne veut généralement le croire ?

Tout comme la pensée peut échapper à l'ordre du discours, la chanson peut échapper à ses antennes. Par la place qu'elle confère à la langue, à l'écriture, à l'image, la chanson est aussi un espace de pensée. En avoir conscience place évidemment l'auteur face à sa responsabilité – et peut-être aussi face à son exigence. Au contraire, le nier peut être une façon commode de s'en dédouaner. Quoi qu'il en soit il existe une pensée Brassens, comme il existe une pensée Béranger, une pensée Magny, une pensée Ferré. Pareil aujourd'hui pour Bertin, Vasca, Niobé ou Servera (la liste n'est bien sûr pas exhaustive). Que ces auteurs aient écrit et composé leurs chansons dans cette intention n'a que peu d'importance : la pensée est là et c'est tout ce qui compte.

■ Cyril C. Sarot

◀ Chantons à Sèmes : « Téléphone », toujours aux abonnés absents !

1977, le premier mauvais album des Stones est sorti l'année d'avant, Bruce Springsteen est en train de créer *Darkness on the Edge of Town*. Il offre à Patti Smith enregistrant *Easter* dans le même studio un petit cadeau *Because The Night*, Mark Knopfler est en train de créer Dire Straits.

C'est l'année au cinéma de *L'Homme qui Aimait les Femmes*, du *Crabe-tambour*, d'*Un Pont trop Loin* et de *Rencontre du Troisième Type*. Le premier Printemps de Bourges a lieu cette année là.

On ne regarde pas encore *Chorus* animé par Antoine de Caunes sur Antenne 2 le dimanche midi. Mais toujours *Histoires sans Paroles* et même *La Minute de la Philatélie*.

A la radio on parle des *Marquises*, le nouvel album de Brel (qui sera aussi le dernier), on écoute le *Rockollection* de Voulzy. Sur France Inter, Bernard Lenoir le jour de la sortie de l'album *Animals* du Floyd passe l'intégralité de l'album au cours de son émission !

François Béranger sort son premier double album en public (à la radio on n'en parle pas...ou si peu).

On sort tout juste de « Sheila sans Ringo » de « Sylvie sans Johnny ». Les radios sont encore nationales ou périphériques et pas libres et surtout pas encore privées.

Depuis des lustres on entendait : « le rock c'est anglais, le français ne se prête pas à l'exercice, le français c'est bon pour la chanson poétique ». Malgré Higelin, Imago, Little Bob, Magma, Ange ou Mama Béa et j'en oublie...

Quatre syllabes ont tout changé, **Téléphone...** Comme une bombe pas encore humaine.

Un tout petit titre : « **Hygiaphone** », à peine trois minutes. Calibré rock.

Plus rien ne sera pareil, le rock français a trouvé un son et une voix (souvent limite juste ou limite fausse – c'est comme pour le verre –, mais on s'en fout, c'est du rock) et une guitare.

Un riff d'intro basique par Aubert, une batterie bien rock et bien lourde sur les toms, un groove façon Stones de la période « Brown Sugar », « Star Star ». Une rythmique du feu de Dieu à la Gibson SG (merci Bertignac, ancien sideman d'Hi-

gelin), une basse basique mais devant le temps pour arracher le morceau, jouée par une gonzesse en pantalon de cuir et avec la même Hofner Violin Bass que McCartney ; rien que du rock !

Bon d'accord les paroles n'étaient pas toujours au top, les rimes faciles, les riffs déjà entendus. Mais putain, ça faisait du bien.

*Caché dans ton guichet,
Contreplaqué, Aggloméré, Linoleum.*

Ça y est le rock français a trouvé un groupe qui groove, on peut enfin taper du pied en français.

Deux ans plus tard l'album « **Crache ton Venin** » poursuit la saga. Le titre « **Fait Divers** » met le feu aux poudres, un rock rapide et couillu (s'cusez mesdames).

Du rock pur et dur, basique, des paroles qui commencent à se socialiser mais pas encore à se politiser.

*Elle avait à peine avalé ses quinze ans
Qui d'ailleurs lui restaient coincés dedans
Qu'elle avala une boîte de tranquillisants
Juste histoire de tuer le temps*



Une ligne mélodique d'intro, un riff qui démarre tout de suite soutenu par la batterie (en contretemps) la basse qui s'enquille juste derrière avant un roulement sur les toms basses...

Le reste du morceau reste basique façon

rock, tout y est les breaks, les solos, les voix forcées, les chœurs et les chorus de gratte.

La pochette du vinyle mettra le feu aux poudres avec le groupe à oilpé !

En 1980 avec « **Au Cœur de la Nuit** », le tournant politique est avéré, le rock est toujours présent, avec des paroles clairement engagées. Le groupe participera à la fête du 10 juin 1981 pour célébrer la victoire de François Mitterrand aux présidentielles. Bientôt les radios deviendront libres (mais pas tout de suite privées).

Le titre « **Argent trop cher** » sera le plus marquant du vinyle. Toujours un riff de rock doublé à l'octave, une rythmique toute en accords tendus.

Tout le morceau est construit sur la tension, les riffs, les solos de guitare. Jusqu'au break de fin.

1982 voit la sortie de **Dure Limite**. Le morceau éponyme est superbe, le groupe est à son apogée musicale et textuelle :

*Est-ce l'envie
Où est-ce ton corps
Est-ce notre vie
Qui fait que ça dure encore*

Le rock commence à céder le pas aux textes. Mais dans ce titre qui entame la première face le groupe démontre sa maîtrise musicale.

Une intro de guitare qui rappelle les Who période Quadrophenia et Tommy

Un glockenspiel, quelques frappes sur les cymbales, une rythmique de gratte, un roulement sur les toms basses, un riff électrique ; et pouf le morceau prend son rythme. Il décolle entraîné par la section rythmique.

Des breaks un peu partout, la guitare omniprésente de Bertignac qui oscille toujours entre Stones et Who,

Mais ce sera surtout **Cendrillon** qui va marquer les esprits. Narration tragique d'une shootée des années 70/80 qui rappelle la descente aux enfers du Lambert de Tchao Pantin (qui sortira sur les toiles l'année suivante).

*Cendrillon pour ses vingt ans
Est la plus jolie des enfants
Cendrillon pour ses trente ans
Est la plus triste des mamans*

*Dix ans de cette vie ont suffi
A la changer en junkie
Et dans un sommeil infini
Cendrillon voit finir sa vie*

Bertignac chante et joue..., c'est d'ailleurs devenu son morceau de bravoure sur scène.

Rien à redire.

Les paroles sur un arpège tout simple ; paroles légères au début, un démarrage de batterie sur les toms (c'est un peu la marque de fabrique de Kolinka) suivi d'un chorus d'enfer, la basse rentre là-dedans, et toujours devant le temps.

Le cycle se termine par « **Un autre Monde** » en 1984

Album bien produit, il sera le dernier...

Le titre éponyme, une pure merveille rock.

Le souffle du vinyle pour commencer et un premier simple arpège (les reprises en CD ont d'ailleurs chiées le début de l'arpège), suivi d'un solo se terminant par des harmoniques ; un splash sur un instrument dont je ne sais pas le nom, les mailloches sur les cymbales viennent clôturer le thème d'ouverture, le son monte petit à petit. Et entrée rock de couple Marienneau – Kolinka.

Deux frappes sur les toms entraînent le morceau dans un rock explosif, la section rythmique envoie du bois. Solo de Bertignac, voix acide d'Aubert : *Je voulais tout foutre en l'air...*

Le titre le plus politique sans doute de Téléphone.

*Je rêvais d'un autre monde
Où la Terre serait ronde
Où la lune serait blonde
Et la vie serait féconde*

...

*Je rêvais réalité...
Danse, Danse, Danse, Danse*

La saga se terminera par un ultime 45 tours « **New-York Avec Toi** »

Premier titre où le riff d'entrée est acoustique mais tout de suite suivi d'une rythmique électrique du meilleur ton.

Un excellent plagiat fût réalisé par les Bido-chons, « Bondy avec toi », façon baloche muni-chois !

■ Yves Tréflez

◀ Les instruments d'Hervé Lapalud

R.O. : Bonjour Hervé, sur ce nouvel album « Pas pour une heure », ta guitare semble avoir trouvé des petites sœurs.

Hervé Lapalud : Parallèlement à la guitare sur la moitié des chansons, je joue en effet de la sanza (une percussion mélodique, un piano à pouces africain qu'on appelle aussi kalimba ou likembé), sur « Pas pour une heure » et sur « Si tous les gars du monde ». Et sur « Je travaille dans ma tête » je joue du bidonza.

R.O. : Le bidonza, qu'est-ce ?

Hervé : Le bidonza, c'est une sanza dans un bidon que j'ai conçue et fait fabriquer avec des lames de scie à métaux.

R.O. : Et l'espèce de flûte au début, c'est quoi ?

Hervé : C'est Touki, un malgache, qui souffle dans ... un bout de PVC !

R.O. : Et la grosse voix sur « Je travaille » ?

Hervé : C'est un sample de voix diphonique (comme les chanteurs tibétains qui produisent deux sons avec une seule bouche)

R.O. : Dans l'intro du « Requiem », on entend un autre instrument bizarre !

Hervé : C'est une kora, une harpe-luth de l'Afrique de l'ouest. C'est la base harmonique du morceau. Après, on entend aussi un ukulélé joué par Jonathan Mathis, puis des ocarinas joués et fabriqués par Olivier Gosselink.



Les ocarinas-oiseaux d'Olivier Gosselink

R.O. : Et dans « Taxi Broussi », d'où viennent tous ces sons ?

Hervé : Les bruitages dans « Taxi » sont de vrais bruitages que j'ai enregistrés sur place (klaxon, enfants, poulets, sifflet du flic)

R.O. : D'où te vient le goût de ces instruments venus d'ailleurs ?

Hervé : L'histoire de mon utilisation des ins-

truments « bizarres » commence lors de trois années passées à Ouagadougou avec la rencontre de Gweltas Simon, un « facteur de koras » breton à qui j'ai acheté mon premier doso n'goni. Plus tard, j'ai trouvé une sanza sur un marché, j'ai fait un stage avec Jacques Mayoud, puis je suis devenu accro à ces instruments. J'en ai maintenant une sacrée collection, dans desalebasses, des noix de coco, des boîtes de harengs pilchard ou de roquefort, fabriqués par deux facteurs fêlés Jean-Philippe Minchin et Pierre-David Rousset.

R.O. : Doso n'goni, qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce qu'il a c'est qui celui-là ?

Hervé : Le doso n'goni est aussi une harpe-luth d'Afrique de l'ouest avec moins de cordes que la kora (6 à 10 contre 16 à 21) et une tessiture plus grave. C'est Rajery, un ami malgache qui joue sur le titre « Si tous les gars du monde voulaient se donner la note ». (Un malgache qui joue d'un instrument malien pour un chanteur français, moi j'aime bien ...)

R.O. : Certaines chansons de cet album sont nées il y a quelques années, comme ce « Romarin » qui eut autre fois des senteurs sétoises. Elles se sont fondues avec bonheur dans le décor.

Hervé : Sur le « Romarin », mon réalisateur ne savait pas trop comment l'arranger, il craignait de tomber dans la chanson-française pathos avec progression orchestrale et sanglots longs de violons. Alors j'ai cherché des pistes, j'ai fait une version à la sanza en simplifiant un peu l'harmonie, puis j'ai



Le doso n'goni de Gweltas Simon

Un malgache qui joue d'un instrument malien pour un chanteur français, moi j'aime bien...

essayé sur ma toute nouvelle kora, du coup ça ouvre sur des accords différents et ça lui donne un côté prière plus universelle. Je pense que cette version peut toucher un auditeur malgache même s'il ne comprend pas le texte. Je me suis aperçu

Jonathan Mathis et Hervé Lapalud au bidonza



La sansa

de l'universalité de ces instruments lors de la tournée à Madagascar, les chansons à la sansa passaient particulièrement bien, mieux qu'une chanson

comme « La vie continue » qui cartonnait lors de mes concerts « francophones » ! Sinon, il y a plein d'autres instruments joués par Serge Folie le réalisateur (beaucoup de percussions, des bassines à la râpe à fromage en passant par des percussions virtuelles, des "sonic landscape" et même des sacs de noix « Vivement qu'ma femme ... »), par Jonathan Mathis (ukulélé, basse, harmonica, accordéon ...), et par les musiciens rencontrés à Antsirabé.

R.O. : Et, au milieu de toutes ces saveurs équatoriales, tu restes fidèle au blues, mais avec quel instrument nous blues-tu cette fois-ci ?

Hervé : Le dobro, c'est une guitare à résonateur métallique qui se joue avec un bottleneck pour obtenir les sons glissés caractéristiques du blues (joué magnifiquement par mon acolyte Gilbert Gandil déjà présent sur l'album précédent).

R.O. : En fait, ce qui te plait, c'est d'aller butiner des fleurs sous toutes les latitudes et d'en faire ton miel de pays ?

Hervé : Ce que j'aime dans ces instruments d'ailleurs, c'est leur côté rudimentaire. La sansa a 11 notes, la kora 16. On ne peut pas en



Le dobro

sortir. Mais dans cette simplicité là, il existe une infinité de mélodies possibles, de variations rythmiques. J'ai toujours aimé les musiques

« premières ». Pourquoi certains titres de blues, de reggae ou de salsa ont fait le tour du

monde. Parce que leur simplicité permet à n'importe quel musicien de se les approprier. Je pense à la très belle vidéo réalisée avec des musiciens du monde entier sur les quatre accords de « Stand by me ». Quatre accords, un texte simple au propos universel, une mélodie imparable. Qu'est-ce que c'est d'autre une chanson ?

Reims Oreille : Et Jonathan Mathis, tu nous en dis deux mots, tu l'as trouvé sur quel marché ?

Hervé : Sur le marché de Barcelonne où il habite ! Avec Jonathan, on se croisait de scène en scène, la première fois lors d'un coplateau avec Fred Bobin. On sentait qu'on allait bosser un jour ensemble, mais on attendait l'heure.

Et puis, de retour de Mada, j'avais vraiment envie de ne plus être seul sur scène, de partager à nouveau mes chansons avec un copain. Je ne pensais pas qu'on développerait si vite cette complicité.

On a une façon de travailler très similaire.

On est des butineurs, des bidouilleurs, des escrocs sincères. On répète le plus souvent sans instrument, en parlant musique et voyages autour d'un gigot et d'une bonne bouteille.



Hervé à la kora

◀ Beaux débats : « VICTOIRES DE LA MUSIQUE OU DÉFAITE DE LA FÊTE »

Quels tourments peuvent bien traverser un individu qui, un jour, en arrive à se demander si Renoir est un plus grand peintre que Manet, un meilleur coloriste que Cézanne ou un jardinier plus inspiré que Monet. Le tout réciproquement. Et en supposant que cet imbécile arrive à répondre à sa question, que peut bien lui apporter, lui procurer cette réponse ? En quoi sa connaissance de l'un ou des autres en est-elle renforcée ; en quoi l'émotion qui se dégage de leurs œuvres est-elle plus forte ? En quoi son plaisir s'en trouve-t-il accru ???

Dit comme cela, bien sûr, tout le monde va être d'accord pour trouver la chose absurde et la démarche ridicule. Et pourtant c'est bien de cette maladie à vouloir tout classer, mais surtout tout hiérarchiser, dont souffre notre petit monde jusqu'à l'insupportable. Perversion d'une société qui ne peut s'empêcher de vouloir noter, chiffrer, caser, numéroter, comparer...

Pas un jour sans qu'on nous bassine avec le film qui a fait le plus d'entrées de la semaine, le meilleur livre du mois, le produit à vaisselle de l'année, la chanson du siècle, le personnage de l'histoire... Et que je nous invente des récompenses, des Oscars, des Victoires, des Césars et des Marius, et des prix à tout prix... Dans tous les domaines, il nous faut des premiers, des seconds, parfois même des deuxièmes, des meilleurs que l'autre, des plus forts, des plus hauts, des plus vendus. Le best pour les uns, la veste pour les autres...

Même chez les sportifs ! On pourrait se dire que, après tout, compétition oblige, qu'il y ait un gagnant et un perdant, d'accord c'est le jeu ; peut-être n'est-on pas obligé pour autant d'en faire plus que des tonnes ? Si on veut un premier il faut bien admettre l'idée qu'il y ait un dernier, donc que l'un n'est rien sans l'autre, que sans dernier il n'y a plus de compétition, et que celui-ci est donc aussi indispensable que celui qui va le battre. Mais non, non ! En plus il faut quand même désigner le meilleur buteur, le joueur du match, le talon d'or, le sportif de l'année, de la décennie, le recordman de la distance, le meilleur temps après le meilleur, le maillot du plus rapide dans les virages. Et que j'te monte sur l'escabeau pour recevoir médaille, cordon, fleurs, coupe, trophée, saladier, bouclier, un lion aux couleurs de banque, un nou-

nours en peluche, et que surtout, surtout, ne pas être quatrième, la plus mauvaise place : pire que la 22ème. C'est dire si le sport à ce niveau est épanouissant !

Chansons : pareil. Déjà en leur temps, des abrutis avaient inventé le hit parade, le TOP des ventes, qui plus est, bien magouillé. Aujourd'hui encore, quand tu rentres dans le dernier des prétendus disquaires, des grands panneaux t'accueillent et t'indiquent, par ordre d'importance les succès qui font le triomphe du moment et que si tu n'achètes pas ça, c'est que t'es vraiment le dernier des bouseux.

Cerise sur la brioche, une fois par an, la télé nous inflige des victoires de la musique (tant pis pour les paroliers). Une fois l'an, on nous dit que c'est la fête, comme un aveu que le reste du temps c'est pas la joie...

On nous dit que c'est la fête. Quel exploit !

C'est vrai, il arrive que des artistes respectables repartent avec leur bout d' ferraille. C'est bien le moins. Je crois savoir que Cabrel et Souchon, par exemple, ont déjà obtenu une victoire. Putain, quelle audace, quelle hardiesse, quelle intrépidité et quelle aubaine pour nos deux chanteurs qui, sans ces récompenses, végéteraient dans les bas fonds des tiroirs des prétendus disquaires. Bouffonnerie quand tu nous manges. Histrionnerie, farce, quand 365 jours - 66 les années bissextiles - voient les mêmes 33 chanteurs tourner en boucle sur des écrans qui malheureusement ne nous protègent de rien.

Évitons même d'être dupes de ces quelques prix qui peuvent nous sembler amicaux et sympathiques, et qui ne renseignent que ceux déjà informés. Cautères sur gangrènes. Réponses à des médias depuis longtemps délivrés des bons grains.

Alors,

Ne pourrait-on pas -sinon une bonne fois pour toutes- au moins de temps en temps, se contenter d'aimer et simplement essayer de partager ce qui peut nous paraître aimable, enrichissant, sans chercher à faire une concurrence factice, irrationnelle et sans intérêt : j'ai coutume de dire que les bonnes choses doivent s'additionner et non se soustraire. Je ne dis pas que des conneries.

Ne pourrait-on pas - au moins de temps en



temps - sinon une bonne fois pour toutes, admettre l'idée que comparaison n'est pas raison, que toute hiérarchie est stupide par définition et que dans le domaine artistique elle est une impasse puisque non avenue ?

Que les récompenses les médailles, les breloques, les décorations, les diplômes, les citations, les distinctions ne sont que babioles pour adultes séniles.

Je déteste les insignes, j'abhorre les honneurs, je méprise les croix, je vomis les rubans, j'abomine les citations à l'ordre de, je hais les podiums, les monuments, j'exècre les montées en épingles, les portées au pinacle, je maudis

les mises au zénith, les palmes, les tubas et je n'aime les lauriers que dans la gibelotte.

Les gens civilisés n'ont nul besoin de fourragères pour se promener.

On ne vit pas pour montrer son carnet de notes à son voisin.

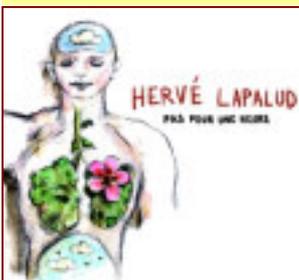
Seule compte la reconnaissance mutuelle entre les milliards d'individus que nous sommes.

Comptent seuls, quand ils sont mérités, le partage, le respect et le regard amical de l'autre.

Laissons le reste à ceux qui aiment les restes !

■ A. Xantégu

◀ Promos de Saison...

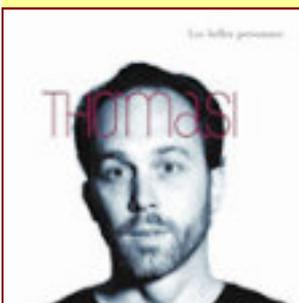


Hervé Lapalud
Pas pour une heure
Pas pour une heure ? Sans doute, pour plus que ça. C'est le genre d'album qui se réécoute et qui se découvre à chaque écoute, une note en

cachant une autre, un mot planqué sous une phrase, un instrument débarquant à l'improviste.

Notre ami voyageur de la chanson nous embarque, à bord de son taxi-brousse équipé d'instruments venus de partout, sur ses routes exotiques, sous le vent frais de la découverte. A bord du navire, un nouveau matelot, Jonathan Mathis, branché sur la même longueur d'onde et ça donne un beau moment de bonheur.

www.hervelapalud.com/



Thomasi
Les belles personnes
Nouvel album pour ce swinger de mots, qui fut notre invité il y a quelques mois. En compagnie de ses complices, Hervé Verdier à la contrebasse et Vin-

cent Michaud au violon, Thomasi propose ses nouvelles chansons qui bougent et qui dansent... et qui dérangent parfois, notamment quand il parle de cette France qu'il ne reconnaît pas, de cette République où sur les cotiers poussent des bananes !

Une vrai plaisir que celui de retrouver sur album ces belles personnes qui donnent tant sur scène !

david@thomasi.net



Max Boyer
chante Gaston Couté
Il est bien beau, cet album. C'est du piano voix, mais du beau, pas du chiant, de la chanson à texte, bien sûr, avec de la musique. C'est dire que Max Boyer et son

compère Michel Segarra ne se sont pas contentés de mettre un semblant de musique pâle sur les textes multicolores de Couté, ils en ont fait de vraies chansons, des trucs qu'on chante, qu'on siffle même quand on a oublié les paroles. La roulotte des bohémiens cahote avec un beau déhanché sur les notes du Michel et la voix de Max, discrète, mais efficace.

souslailedeschansons@gmail.com



T.D.S.
Michèle Bernard
Après Bernard Joyet, c'est au tour de Michèle Bernard d'être l'invité de Tranches de Scènes. L'occasion de trouver cette grande dame de la chanson, l'occasion de (re)découvrir des artis-

tes méconnus, de revoir un artiste disparu, l'occasion de s'ouvrir les yeux et les oreilles...

Et de, comme toujours, se demander pourquoi on ne les entend pas plus, toutes ces belles personnes ! Mais peut-être que ça se mérite, peut-être aussi que c'est un choix, peut-être pas ?

<http://www.chanson-net.com/tranchesdescenes/>

◀ Les Aventures du Poète Gugusse : « GUGUSSE A DU CŒUR » (1978)

On me croit sans gratitude
on me déclare insolent
sournois plein de turpitude
rétif et décourageant
On me dit que j'exagère
on m'accuse bien souvent
de cracher dans la soupière
d'être un dangereux client !

C'est pas faux je le confesse
je suis un peu négligent
oublier c'est ma faiblesse
c'en est parfois révoltant
Mais faut pas qu'on m'invective
au fond je suis pas méchant
pas vache et même il arrive
que je sois reconnaissant !

Ainsi j'ai dans la mémoire
un vrai souvenir ému
qu'est resté dans ma passoire
et qui n'a jamais fondu !
Mais quel est cet animal ?
c'est mon brave instituteur
c'est un peu sentimental
mais vous voyez j'ai du cœur !

J'oublie des trucs à la gomme
mais je n'oublierai jamais
la leçon des droits de l'homme
c'était pas du javanais !
Car fallait qu'on ingurgite
je suis libre qu'on disait
je suis plus un troglodyte

je suis citoyen français !
Y'a des leçons qui m'échap-
pent
mais ce merveilleux couplet
je l'ai pas mis à la trappe
j'étais bien libre en effet
Libre c'était pas d'la came
libre de pas rechigner
de dir' bonjour à la dame
libre de moucher mon nez !

Libre comme un rossignol
libre d'aimer mon papa
qui me foutait des torgnoles
en éclusant son jaja
Libre d'aller à l'école
écouter des zigotos
me parler du Pont d'Arcole
d'Iéna de Waterloo !

Libre d'aimer l'adjupette
de cirer les godillots
libre d'aimer la trompette
d'avoir la boule à zéro
de nettoyer des pétoires
des canons des bazookas
pour la chasse obligatoire
pour pacifier les crouillats !

Pi plus tard dans mon usine
dans mon nouvel escadron
libre d'huiler ma machine
de respirer les goudrons
Libre d'aimer la muraille

libre d'aimer le plafond
libre d'avoir la médaille
après quarante ans d'prison !

Si l'patron chie dans la colle
joue le petit pharaon
je suis libre ça console
de déposer mes motions
Libre si j'en ai ma claque
d'ameuter les compagnons
libre d'aimer les matraques
libre de choper des gnons !

Heureus'ment c'est pas tragi-
que
car quand j'rentre à la maison
y'a la soirée liturgique
devant la télévision
Y'a l'émission dramatique
qui fait pleurer ma guenon
dans les moments pathétiques
c'est vraiment la communion !

Grâce à cet écran magique
j'ai d'la libre information
je sais tout des cosmétiques
d'la lessive à triple action !
Y'a le nonce apostolique
les époux de Monaco le cham-
pion
d'la République qui fait la bise
à Franco !

Faut pas jouer les comiques
le révolté qui détruit
l'opposant systématique
Ainsi moi j'ai réfléchi !
J'ai du plomb dans la cervelle
j'ai rempli le prospectus
de l'Ecole Universelle
je s'rai libre encor bien plus !

Finis d'jouer les andouilles
les fous les mauvais coucheurs
je vais me couper les douilles
j'irai sans cesse au coiffeur !
Grâce à mon vieux pédagogue
Je s'rai plus le mec ingrat
Le stérile idéologue

■ Guy Thomas



◀ Square : « D'un geste juste »

Albert Camus ne se disait pas intellectuel, écrivain ou philosophe, mais artiste.

Plus encore qu'une certaine modestie, on pourrait y voir une traduction de sa volonté permanente d'équilibre entre la théorie et la pratique, l'idéal et l'accessible, l'universel et le singulier. « Les hommes ne vivent pas que de justice mais aussi de beauté », « De justice et d'innocence » écrit-il même dans « Les Justes ».

Son œuvre romanesque et théâtrale, dans une beauté à même de faire sens sur l'instant, s'est ainsi élaborée en contrepoint d'une réflexion philosophique et d'un engagement d'intellectuel pour plus de justice dont il mesurait sans doute la portée et le terme moins immédiats.

Ici une distinction probablement radicale avec Sartre en qui la justice de demain se dispensait plus aisément - en tous cas pour autrui - de beauté présente.

Camus se disait artiste, mais c'était Camus.

La plupart du temps, les artistes - quand c'est encore leur objectif - ne peuvent nous offrir qu'une beauté signifiante. Le génie seul des grands écrivains, de Shakespeare à Dostoïevski, est de nous révéler à nous-mêmes jusque dans nos recoins les plus obscurs, mais leurs découvertes sont empiriques, rarement théorisées.

Les philosophes ont davantage vocation à théoriser ce qu'ils croient déceler de ce que nous sommes et l'on peut espérer que c'est à la fin ultime de nous rendre un peu meilleurs ; vers plus de justice donc.

On pourrait ainsi déduire que l'écrivain est d'abord un acteur de beauté, le philosophe un penseur de justice.

L'intellectuel serait peut-être celui qui parviendrait à être penseur et acteur à la fois de justice et de beauté. Cette incarnation requiert sans doute des circonstances particulières.

Il faut peut-être un Dreyfus pour un Zola, pour que la beauté du verbe s'incarne dans la justice de l'action, forgeant à cette occasion le terme d'intellectuel pour la première fois appliqué à Zola.

De même, penseur de beauté paraît assez bien qualifier les mathématiciens ou les physiciens théoriciens en quête de la parfaite harmonie explicative de leurs équations.

Mais il faut en outre qu'elles s'incarnent dans une application de justice, que l'esthétique de la pensée rejoigne l'éthique de l'action pour que leur découvreur soit élevé au rang d'intellectuel plutôt que d'apprenti sorcier.

Finalement, ne serait digne du terme d'"intellectuel" que celui qui parviendrait à se hisser à hauteur d'un "manuel" qui produit du beau d'un geste juste.

■ Marc Servera

« La route, la route du Blues... Voilà, on la prend pour aller jeter tes cendres dans le Mississippi. Je vois mes yeux rouges dans le rétroviseur et la poussière que la voiture soulève, comme pour indiquer mon chemin, ou pour faire oublier où je vais en dissimulant les traces. T'es à côté de moi dans ton urne, sur le siège à droite. Ben tu vois, ma femme n'est pas venue, on est en train de divorcer. Et les enfants... J'en aurais peut-être un jour avec une autre...



Regarde P'pa, c'est devenu quoi la Louisiane ? Il y a encore des maisons éventrées, des voitures défoncées et rouillées, les bayous sont pollués par les sociétés pétrolières... Tiens ! On est passé devant ta maison. P'pa comment t'as pu rester dans cette rue avec à peine dix baraques en bois et quinze poteaux électriques et trois caddies ? Il y a encore ton gros fauteuil qu'a été éjecté à une trentaine de mètres sur le côté. T'avais installé une climatisation qui donnait sur l'extérieur, sur le perron où tu t'asseyais. Tu refroidissais la rue, P'pa. C'est bien toi ça... »

« Qu'est-ce qui va se passer ? Y a pu personne qui me parle, pas toi, fils, mais Blind Willie Johnson. La crémation est finie et j'suis toujours là. Pourtant quand j'brulais, c'était calme, j'me voyais pas cramer, mais j'étais tout léger, comme la fumée. C'était agréable, j'étais soulagé. J'comprends pas... Et maintenant j'ai si peur... Lord ! Ramène-toi, bon sang ! J'vais jouer, tu vas m'entendre fils ! Y faut que tu m'entendes ! »

« Je vais mettre un bon CD de Koko Taylor... J'avais fait une bonne prise de son ce jour là. Ben ouais, il y a mon nom et celui de mon studio d'enregistrement dans le New Jersey. C'est grâce à toi P'pa. Qu'est-ce que ? C'est pas la radio... Ben...C'est pas vrai ! Je deviens fou ! C'est les premières mesures de ton air P'pa ! Ah, non le CD s'est mis en marche, c'est dingue parfois ce que l'on peut imaginer. Faut que je m'arrête sur le bas coté, je crois que je vais pleurer. »

***Lean on me
Sometimes in our lives
we all have pain
We know that there's always
tomorrow
We all have sorry
But if we are wise
Lean on me
when you're not strong
And I'll be your friend
I'll help you carry on***

Prends appui sur moi
Quelquefois dans nos vies
nous avons tous de la douleur
Mais nous savons qu'il y a toujours
un lendemain
Nous avons tous du chagrin
Mais si nous sommes raisonnables
Prends appui sur moi
quand tu n'es pas fort
Et je serai ton ami;
je t'aiderai à continuer

(Fitiavana Gospel Choir : Lean on me)



« Avec moi mes sœurs et mes frères, Yeah ! »

- Will, te voilà arrivé dans ta dernière demeure, puisque le Mississippi te l'avait demandé un jour. Ta dernière volonté est exaucée. Aaron ouvre l'urne et jette les cendres de ton père dans les flots. Pendant cet instant de paix, prions mes sœurs et mes frères, et jetons aussi ces quelques fleurs pour accompagner Aaron. Amen.

- « Oh P'pa, c'est terrible, je n'aurais jamais pu imaginer ce que cela représentait. J'ai le cœur en bouillie. Non ! Je ne jetterai pas tout. Personne ne le verra. Il me restera un peu de toi. Ne m'en veux pas. »

**« Non mon fils !
J'ai compris ce qu'est
ma dette envers le
Diable !
Je suis condamné à er-
rer comme ca en char-
pie, sans le bas de mes
jambes, tant que les restes de mes cendres n'auront pas rejoint le Mississippi. En-
tends-moi ! Seigneur ! Espèce de salaud ! Humm... Mon harmonica...**



Koko Taylor

- Aaron ? Tu m'entends ? Prends l'harmonica de ton père et joue-nous son morceau favori.

... à suivre...

■ Philippe Dralet - paradisblues.canalblog.com

Reims Oreille : Bonjour Philippe. Amateur de chanson, tu es aussi un passionné de blues. D'où ça t'est venu ?

Philippe Dralet : Mon enfance à Barbizon au contact des Américains m'a grandement influencé, puisque très tôt baigné de Jazz et de Blues. La première étincelle fut allumée par Ray Charles, le brasier s'est enflammé rapidement grâce au souffle anglais propulsé par les Beatles et autres prestigieux groupes anglais. J'ai eu ensuite un parcours de musicien rock, grandement influencé par le Blues. Nous tournions avec Martin Circus, Triangle... Le retour au Blues s'est radicalement réaffirmé dans les années 90, ainsi que la découverte de la chanson Française, grâce à un spectacle de Bernard Meulien mettant en scène des textes de Gaston Couté.

R.O. : Tu écris des romans... de blues ! Tu peux en donner une définition ?

Philippe : Deux vecteurs me font écrire : l'émotion (pour moi) incontrôlable de l'écoute de toutes formes de Blues. Il existe dans cette musique une authenticité pure, que l'on retrouve aussi puissante dans la chanson à texte. En second lieu, mon imaginaire et mes rêves sont très construits, le Blues vient naturellement s'articuler autour des situations qui se déroulent, à l'image d'une chaîne ADN avec ses particularités ou ses différences.

R.O. : Tes romans ont un rythme particulier, un tempo, une musique. Comment écris-tu, comment travailles-tu ?

Philippe : Boulogne Blues a été écrit volontairement avec un rythme se rapprochant d'une chanson ; parfois dans la rime ou dans une sorte de tempo. C'était un jeu assez ludique. Je vis du matin au soir dans des univers musicaux assez éclectiques, mais je ne peux me concentrer que dans le silence absolu. A contrario une grande animation sonore, visuelle, prend place dans mon esprit. Un psychanalyste pourrait peut-être alors me décrire dans un état proche de la schizophrénie... J'écris par cycles rapprochés, toujours après une période de maturation. Ensuite vient la première réécriture consécutive à la relecture de ma femme. Au final j'ai la chance d'avoir une dizaine de « lecteurs » qui me tancent ou m'apprécient sans concession. La maison d'édition est l'é-

tape finale la plus compliquée.

R.O. : Quand tu te lances dans une histoire, tu sais où tu vas ?

Philippe : Je n'écris plus vraiment de scénario. Comme je l'ai précisé mes romans sont « préconstruits » de façon onirique. Je lis ensuite beaucoup de livres en rapport avec ma ligne d'écriture. Internet est devenu un compagnon extraordinaire dans tous types de recherches. Depuis ma retraite je travaille le jour, et réserve plus de place à la vie familiale le soir. En cas « d'urgence littéraire » il m'est possible de prendre l'ordinateur dans toute situation.

R.O. : Le joueur de blues chantait sa misère, toi, tu écris ta misère ?

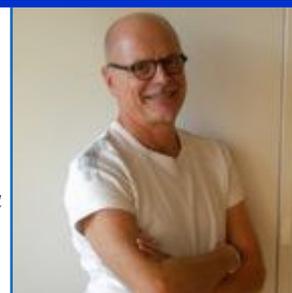
Philippe : Oui, « Boulogne Blues » (bien que romancé) fait entièrement référence à une période de ma vie grandement bouleversée. « Misère » ne convient pas à mon expérience personnelle. Avec le recul, j'ai la certitude que le sentiment dominant qui m'a accompagné tel un fil rouge, reste une grande solitude. C'est une perception aussi vertigineuse que la notion du danger au bord du gouffre. Par contre le fait de vivre dans l'immédiateté est formidablement riche d'expériences, de connaissance de soi-même.

R.O. : Quelle est la part d'improvisation dans ton écriture ? Te laisses-tu parfois, comme le joueur de blues, conduire par ton récit ?

Philippe : Je suis un voyeur dans le noble sens du terme. L'intrigue établie, je me laisse entièrement emmener par les personnages, tout comme dans une salle de cinéma. Bien sûr ils me surprennent, je dois souvent batailler, mais c'est inutile ; ils sont trop réels, ou bien je m'attache à eux. L'écriture est une expression cruelle, puisque parfois certains meurent, ou s'en vont sans laisser d'adresse.

R.O. : Tu donnes à Reims Oreille, depuis quatre numéros, ton histoire de clebs. Elle en est où, c'est une feuilleton, une nouvelle ou un roman ?

Philippe : Merci Reims Oreille de m'avoir demandé d'écrire cette nouvelle. Elle a aussitôt dé-



bouché sur la rédaction de mon troisième roman. Le « Paradis » de Will et de son Clebs va se répercuter dans le quotidien terrestre de bien des personnages de Boulogne Blues et de mon second roman à paraître « L'œil du Malin ». J'ai retenu un titre peut-être provisoire : « Ni Ange, ni Clebs au Paradis Blues ».

R.O. : Le chien revient souvent dans tes personnages ?

Philippe : J'ai eu un chien 17 ans. Il existe certainement d'autres explications métaphysiques... Le chien peut tout aussi bien être une « boule de poils » attendrissante qu'un animal terrifiant. Sans aller jusque Cujo de Stephen King.

R.O. : Dans tes écrits, il y a de nombreux extraits de chansons de blues et de remarquables traductions. Ne manque-t-il pas une dimension sonore dans tes romans ?

Philippe : Il me faut rendre hommage à Joceline Leportier qui a assuré la correction des traductions. Tâche non aisée en raison de l'accent des chanteurs ou parfois le manque de dents... qui compliquaient la compréhension. L'idée de joindre les musiques du roman est très intéressante, et je l'ai vécue comme telle. J'ai déjà beaucoup de conflits avec ma maison d'édition pour demander l'ajout d'un CD. Il faudrait pour cela que mon roman ait une plus grande diffusion.

R.O. : Les grands du blues, c'est qui ?

Philippe : Je ne peux répondre, même spontanément. Je dirais en vrac et avec culpabilité pour tous les autres musicien(nes) oublié(e)s : Buddy Guy, B.B. King, Muddy Waters, Blind Willie Johnson, Ana Popovic, Koko Taylor, Clapton, bien sûr. Mais aussi ce groupe « Chicago Blues », entendu par hasard dans la région, extraordinaire, sans nom... Formé de 5 musiciens de 80 ans qui jubilaient d'avoir enregistré le premier « single »... Ailleurs que dans le Blues on ne trouve pas ce cas de figure !

R.O. : Et le blues, aujourd'hui et en France, c'est qui, c'est quoi, c'est où ?

Philippe : Le niveau de la scène Française a énormément progressé en qualité, à tel point que bien des artistes vont se produire avec succès aux Etats Unis et en Europe. Le milieu du Blues est très bien structuré dans l'hexagone, notamment dans le sud. Nous avons, par exemple, à Douzy près de Sedan des concerts à guichets fermés de-

puis plus de 25 ans (avec des grands noms du Blues !)

Les artistes les plus connus sont Awek, Blues Power Band, Nico Wayne Toussaint, Fred Chapelier, etc. Il existe des associations telles que Toulouse Bues Society, qui animent de l'évènementiel en rapport avec le Blues, expositions photos, tableaux, objets, instruments, littérature... Où je dois me rendre cette année pour une dédicace.

Reims est frileux à ce sujet (à tous sujets ?)... La « belle endormie » ronfle de plus en plus fort.

R.O. : Peux-tu nous parler des Homesick Blues ?

Philippe : Ce fut mon premier groupe dans les années 1968. Nous avons joué pendant 2 ou 3 ans un répertoire varié. L'évènement le plus marquant s'est déroulé lors d'un concert en première partie d'Eddy Mitchell à Châlons sur Marne. Mon cousin Armando, (présent dans mon livre Boulogne Blues), a voulu présenter les Homesick Blues en précisant que cela aller chauffer la salle. Appuyant ses paroles, il se transforma en souffleur de feu et aspergea le premier rang de pétrole, non enflammé fort heureusement. Se retournant vers nous, il voulut se rattraper, flamme à la main, poumons gonflés à bloc. Une longue flamme termina sa course sur la batterie de l'orchestre d'Eddy Mitchell qui s'embrasa...

Notre chanteur national jugeant qu'il n'y avait pas assez de monde pour une vedette telle que lui, (300 personnes), parti illico presto dans sa Bentley, laissant en plan, musiciens et un public furieux qui cassa tout. Les organisateurs firent de même. Dans la confusion générale Armando joua les roadies et se permit de ramener dans notre véhicule une partie de la sono d'Eddy Mitchell. Je me souviens que l'ancien batteur des Chaussettes Noires prit au passage un coup de poing dans le nez de la part d'un inconnu dont la colère n'était pas retombée. Nous avons terminé au « Moulin de Vely à 3 heures du matin, dans une boîte de nuit en jouant du rythm'n blues, pour essayer de rentrer dans nos frais. Mesdames et Messieurs les juges, y a-t-il prescription pour ce vol ?

<http://paradisblues.canalblog.com>

Il existe dans le blues une authenticité pure, que l'on retrouve aussi puissante dans la chanson à texte

◀ Comment ça naît, une association de spectacles ? (chapitre 1)

Je vous fais part uniquement de notre expérience : comment l'envie vint à un groupe de passionnés, amoureux de chansons, d'organiser des soirées cabarets...

C'est en 1990 pour remercier les artistes venus participer à une soirée de soutien qu'un petit groupe de personnes a décidé d'organiser une rencontre amicale à la campagne, dans un centre de loisir appartenant à la ville d'Ivry situé au Bréau en Seine et Marne, entre Melun et Fontainebleau.

Cette journée (et soirée) ayant rencontré un chaleureux accueil, il fut simplement envisagé de renouveler l'expérience l'année suivante...

Ainsi, d'année en années, ces journées sont-elles devenues un événement de convivialité et de partage, fréquenté par un public en nombre croissant venu à la rencontre d'artistes appréciant le plaisir simple de cet échange informel.

Outre les chanteurs de la première heure, ce rendez-vous annuel a été enrichi par les présences de nouveaux jeunes artistes venus participer à la fête (voir photo 1).

Les chanteurs et musiciens trouvaient là une possibilité de se rencontrer (ce qui, selon eux, n'était pas si fréquent), trouvant également une occasion de partager avec le public, autour d'un repas, d'une partie de pétanque ou d'une flânerie dans la forêt, un contact direct, sans barrière, eux qui habituellement sont habituellement de l'autre côté de la scène, dans les projecteurs qui aveuglent, et pas toujours très accessibles...

Cette occasion de rapprocher les artistes de leur vrai public populaire a été déterminante pour la réussite de cette expérience.

L'association "Le Pavillon" est née de ces rencontres cinq années plus tard, enrichie des contacts noués et chargée de prolonger non plus une fois par an mais bien une fois par mois tout au long de l'année, la dynamique issue et mise en mouvement par ces rendez-vous du Bréau.

Nous avons, dans cet esprit, envisagé de créer une association chargée d'organiser régu-

lièrement à Ivry des cabarets de chansons en invitant les chanteurs et chanteuses rencontrés (e)s et découverts (e)s à l'occasion de ces journées champêtres.

En 1992, les statuts sont déposés et le vendredi 4 mars 1994, un premier cabaret se déroule au restaurant "Le Picardie" à Ivry, partenaire précieux de la première heure et partie prenante enthousiaste de l'expérience devant quarante cinq personnes curieuses puis conquises...

Nous allons voir que depuis cette soirée mémorable, les cabarets de l'Association nouvellement créée ont fait leur bout de chemin.

UNE JOURNÉE "TYPE" AU BRÉAU

- ◆ 12h00 Accueil, apéro
- ◆ 13h00 Repas
- ◆ 15h00 Boules, promenades, parlottes, quizz, cadavre exquis, tricot, foot, ping-pong, rien... , etc.
- ◆ 18h00 Apéro concert (avec les chanteurs consentants)
- ◆ 20h30 Repas
- ◆ 21h30 Veillée en chansons
- ◆ 00h00 suite...
- ◆ 2,3,4 h ... et fin.
- ◆ 10h00 P'tit déj', casse-croûte, remise en état des lieux

Après des débuts balbutiants mais enthousiastes, ces rendez-vous mensuels étaient plaisants et paralysants à la fois. *Pour qui ? Avec qui ? Comment ? ...*

A ces questions nous répondions invariablement : *pour nous, avec nous, et pour le comment, on verra "sur le tas"...*

Notre décision de plonger en apnée dans l'aventure a été motivée aussi par le manque que nous ressentions de trouver sur place des lieux de convivialité où les artistes, à l'image de ce que nous vivions

au Bréau, seraient accueillis comme des amis et avec qui les échanges simples et chaleureux pouvaient s'établir.

C'était également la période où le fossé creusé par le show-biz entre les pseudo vedettes fabriquées puis surmédiatisées serinant des chansons insipides et la chansons que nous aimions s'était creusé irréversiblement et avait fait franchir à un grand nombre d'entre nous le seuil de saturation supportable.

Il faut également préciser qu'à Ivry et dans le Val-de-Marne, les chanteurs (et -teuses) ont toujours été accueillis avec respect et la chanson reconnue comme partie prenante d'une culture populaire protégée (*).

Nous ne partions donc pas tout-à-fait de rien, un public potentiel existait sur place (ou juste à côté). Il fallait juste aller le chercher et le convaincre...



Il nous semblait aussi que cette expérience était "partageable"... En effet, le théâtre Antoine Vitez imposait depuis quelques années l'expérience des premières résidences-chansons, la présence influente d'Allain Leprest dans notre ville et son engagement de tous les instants dans nos débuts balbutiants (il en était l'initiateur et le parrain), et la volonté active de la municipalité de soutenir cet aspect évident de la culture populaire nous ont grandement conforté dans notre décision et encouragé à "passer à l'acte".

Notre choix s'est porté sur un restaurant, ancienne guinguette, d'une capacité d'une centaine de places (serrées), et pas très éloigné des accès en transports et surtout dont les patrons étaient des gens ouverts et curieux : "Le

Picardie".

Mais au contraire du restaurant, installé depuis de nombreuses années et bien connu des Ivryens, nous n'avions aucune expérience pour gérer cette association ni pour y organiser des spectacles.

Nous avons découvert ces choses en les faisant, à notre façon, sans références, avec insouciance mais sérieusement. L'idée de recevoir régulièrement les artistes que nous aimions et l'envie de faire partager ce plaisir à un grand nombre de spectateurs a été notre moteur.

A cette époque, nous n'avons à aucun moment eu l'idée de demander de subventions, seulement l'envie de nous prouver que nous pouvions le faire.

Par la suite, rien n'a changé. Les mêmes motivations, la même indépendance...

(à suivre)

Christian Landrain

(*) Jean Ferrat habitait à Ivry avec Christine Sèvres ; Francesca Solleville y a séjourné. Brel, Brassens, Régiani, Lemarque, Amont, mais aussi Dutronc (père), Aufray, et les précédents étaient programmés. Les Relais de la Chanson y organisaient leur demi-finale. Notre ancien Maire et son premier Adjoint ont participé à une de ces finales à l'Olympia.

Note : Concernant ces rencontres du Bréau, Allain Leprest disait "... c'est le seul endroit à ma connaissance où les artistes paient volontiers leur place pour venir chanter gratuitement !".

Vendredi 6 avril au Flambeau

à 19 heures

Finale Tremplin Chanson 2012

- ◆ **Hélène Grandsire**
helenegrandsire.doremiblog.com/
- ◆ **Olivier Marais**
www.oliviermarais.com
- ◆ **Philippe Thomas**
philippethomas.com

à 21 heures

Concert Hervé Lapalud

Entrée = 5 €

Réservations : reimsoreille@free.fr

06.15.75.33.12 / 06.84.05.31.01

(petite restauration possible)

CHANSON-FLASH

Que font les oiseaux
dans leurs nids ?

Cui cui cui

Que font les canards
dans leurs coins ?

Coin coin coin

Que font les vaches
devant le train bleu ?

Meuh meuh meuh

Que font tous
les chiens aux abois ?

Oua oua oua

Les animaux
éclatent de rire

Y que l'éléphant
que ça fait barrir !

François Corbier



C'EST UN MAUVAIS GARÇON, IL A DES FAÇONS PAS TRÈS CATHOLIQUES...

« Le jeudi 3 février 1583, M. Rapin, Vice-Sénéchal de Fontenay-le-Comte, accompagné de ses soldats, au nombre de 25, tuèrent à Réaumur 40 ou 50 voleurs, qui, sous ombre d'être de compagnie, pillaient et rançonnaient les pauvres rustiques du plat pays, et violaient les femmes, sauf un ou deux desdits voleurs, dont l'un était sergent de leur compagnie, qu'il fit conduire audit Fontenay, où il le fit pendre. »

Les bandits inspirent une chanson : celle des trente voleurs de Bazoges (ou de Vendée) :

*I' étions rassemblés trente, / Trente voleurs ensemble,
Tous habillés de blanc / Pour voler les marchands..
Nous en furent à Nantes / A Nantes au marché vendredi
Vendre à bien bon marché / Ce qui nous a rien couté...*

Quelques années plus tard, mourrait sur une roue d'un bon diamètre, un autre brigand, Louis Mandrin né en 1724. Bandit de grand chemin il recrute des déserteurs pour se lancer en 1750, dans la contrebande sur les chemins savoyards. De plus, il s'attaque aux Fermiers Généraux, qui ne sont pas des paysans pratiquant la polyculture, mais ces collecteurs d'impôts peu aimés, à vrai dire, de la population qui prend grand plaisir au délestage.

Démarquée de la plainte des collègues de Bazoges, celle particulièrement réussie de Mandrin s'inspire pour la mélodie de l'opéra « **Hippolyte et Aricie** », la bonne soupe de Rameau.

*La première volerie / Que je fis dans ma vie
C'est d'avoir goupillé / La bourse d'un, vous m'entendez
C'est d'avoir goupillé / La bourse d'un curé.*

Porté au rang de bandit d'honneur, Mandrin bénéficie d'un réseau de complicité dans le monde rural, lui permettant de passer entre les pièges des dragons, attaquant au passage, et un peu partout des prisons pour en faire sortir d'autres ou de futurs contrebandiers qui, par nature, aiment mieux la vie au grand air.

Mais, les meilleures choses ont une fin et

*Ces messieurs de Grenoble / Avec leurs grandes robes
Et leurs bonnets carrés, / M'eurent bientôt, vous m'entendez,
Et leurs bonnets carrés, / M'eurent bientôt jugé...*

La chanson n'a évidemment rien à voir avec l'histoire réelle. Juste un hommage. Même si il y aura encore des gens pour s'en plaindre :

« **Le malheur est que tout le peuple est pour ces révoltés, puisqu'ils font la guerre aux fermiers généraux que l'on répute très riches** » note un magistrat avec la pertinence qui fait la qualité de la corporation. On est en 1754. Encore quelques années de patience...



Mandrin, pour punition de ses crimes, est condamné à être roué vif, et fut exécuté le 26 mai 1765, à Valence en Dauphiné.